

La recette du rouge Campbell

Michel Tremblay, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*,
Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1994, 246 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 36, numéro 6 (222), décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32368ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1995). Compte rendu de [La recette du rouge Campbell / Michel Tremblay, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1994, 246 pages.] *Liberté*, 36(6), 135–140.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

LA RECETTE DU ROUGE CAMPBELL

Michel Tremblay, Un ange cornu avec des ailes de tôle, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1994, 246 pages.

*Je suis couché sur le dos ; je lis. Comme
tous les soirs avant de m'endormir.*

(p. 19)

Il n'y a pas de sujet facile, mais parler de ses lectures est toujours une entreprise délicate. Ce qu'on lit peut devenir un événement, mais c'est un événement qui appartient à une autre biographie que les épisodes plus ou moins prévisibles qui suivent tout acte de naissance. Cette vie cachée s'entend peut-être mieux à demi-mot, comme tout ce qui se produit dans le silence de la lecture. C'est pourquoi la bibliothèque d'un écrivain, mieux que ses plus sincères confidences, garde le secret de son art, sinon de son œuvre. Comment dire avec justesse ce qui se joue entre lire et écrire ? Cette sorte d'aveu ne se transmet qu'à la faveur de la plus grande discrétion.

La réserve nécessaire s'avère malaisée quand on excelle à tenir les lecteurs dans l'illusion qu'ils peuvent tout savoir de celui qui tient la plume. Pourquoi alors se priver de les régaler en évoquant les livres comme s'ils étaient de singuliers visiteurs, frais débarqués au beau milieu du parc Lafontaine ? Le risque d'en faire de simples figurants dans une nouvelle pièce dont les héros resteront les immortels résidents de la rue Fabre ne semble pas avoir étouffé la verve de Michel Tremblay. Je le regrette, moi qui aurais préféré apprendre quelque chose de cette vie imaginaire qu'il a bien dû trouver quelque part, avant d'inventer sa propre fantasmagorie, qui devait planer sur la littérature québécoise à la manière d'une *chasse-galerie* foraine. Au lieu d'un nouveau tableau torché aux couleurs du Plateau, j'étais curieux de savoir ce que l'auteur a absorbé, ce qu'il a retenu, ce qu'il a oublié aussi. Je le soupçonnais vaguement d'avoir tout lu, mais j'étais bien en dessous de la vérité : « Je suis un enfant de Jules Verne, de Victor Malo et de Raoul de Navery, et j'ai toujours supposé avoir une mère de roman d'aventures. » (p. 15)

Un ange cornu se divise en treize titres lus par l'artiste en herbe, le tout précédé d'une introduction. Le treizième est celui du premier livre publié par Michel Tremblay, *Contes pour buveurs attardés* (1966), un recueil d'histoires fantastiques qui fait la transition entre les péripéties imaginaires du lecteur et le début de la carrière de l'écrivain. Les frères Grimm, Eschyle, Gabrielle Roy et Victor Hugo marquent sans doute des étapes cruciales de sa sensibilité, mais il n'est pas tant question d'eux que des réactions qu'ils provoquent chez les autres — parents, professeurs, voisins et amis du liseur. Ses ruses pour contourner les restrictions morales de la bibliothèque et ses échecs cuisants devant l'autorité religieuse de l'école sont assurément des passes

d'armes, comme les cadeaux d'anniversaire ou de Noël, attendus dans le secret éventé d'un titre longuement convoité. Les aventures inédites des sept nains brusquement abandonnés par Blanche-Neige à la fin du conte sont racontées par le jeune garçon à ses camarades de jeux, premier public qu'il apprend déjà à tenir en haleine dans la ruelle. La vocation de l'apprenti démiurge s'emboîte ainsi dans la saga dramatique et romanesque qu'il n'a pas encore tirée des limbes, l'angle d'observation accusant seul quelque variation. Quant à chercher dans tout cela des révélations sur le passé personnel de l'auteur, il y a sans doute de quoi se mettre sous la dent, comme on dit: quelques lambeaux de généalogie, des dialogues hilarants entre le petit Michel et sa mère omnipotente, la primeur des vertiges de l'imagination associés aux trances de la masturbation dans la délicieuse horreur d'un vieux divan de cuvette rouge, l'irrésistible odeur des reliures... et le secret du pressier qui connaît la composition de l'encre rouge sur les étiquettes de soupe Campbell!

Découvrant douloureusement sa vérité dans l'art de mentir de ses auteurs préférés, l'enfant dévore des briques dans sa chambre, les yeux rivés sur les caractères imprimés, mais les oreilles tournées vers la cuisine où les adultes de la maison poursuivent d'incessantes discussions dans lesquelles il faudra bien finir par interjeter appel. Après d'impatients désirs attisés par d'inconcevables obstacles, les livres lus deviennent des épopées domestiques où l'histrion imberbe défend mollement ses répliques contre les tirades de matamores que s'envoient régulièrement ses proches. C'est le personnage de Michel Tremblay qui joue ici son propre rôle, sous les masques d'une vraie passion de lire ou d'un feint malaise d'être, signes interchangeable de sa précocité certaine. Mais ce qui fait de lui le seul vrai

héros de son enfance, c'est une façon de parler de lui-même qui n'arrive qu'à contourner le récit attendu : celui de l'expérience de ses premières lectures.

Le narrateur d'*Un ange cornu avec des ailes de tôle* évolue dans un contexte social et familial que les fameuses *Chroniques* ont longuement détaillé, redéployant les arrière-plans des textes dramatiques dans une nouvelle architecture narrative. Les deux précédents volets de la série autobiographique formée par *Les Vues animées* et *Douze coups de théâtre* ont exploré l'envers du décor. Le troisième volume de ces « Mémoires » de jeunesse repose sur la confession d'une enfance enfiévrée de tous les sortilèges de l'extase livresque, mais Michel Tremblay n'a pas voulu prêter au visage du lecteur qu'il a été d'autres traits que ceux des créatures dont il n'avait pas encore composé l'admirable galerie de portraits, au moment de ses premières lectures. À moins d'une inconditionnelle fidélité à ce vaste petit monde, il est difficile de ne pas éprouver quelque lassitude, même si le conteur n'a plus à prouver qu'il sait embobiner son histoire. Autrement dit, Michel Tremblay fait de lui-même un de ses propres personnages. Il ne s' imagine pas autrement que dans la peau de ses fictions. Le fait de raconter sa vie n'en vaudrait pas la peine, si l'on ne saisisait pas l'occasion de la refaire à son gré. Je le veux bien, mais il y a quand même au monde des vies composées d'une autre substance, celle des livres, que l'on ne saurait recolorer toutes à même la palette du facteur Cheval.

Grand écrivain d'une petite littérature, Michel Tremblay connaît son métier, et surtout son public, qu'il sait insatiable d'anecdotes croustillantes et de personnages burlesques. À quoi bon répéter ces benoîtes évidences ? En utilisant l'expression de petite littérature, je ne veux d'ailleurs pas parler de la littérature

québécoise, mais de ce qui s'y trouve de mégalomanie à rebours, dont les proportions sont proprement hallucinantes dans ces récits autobiographiques, au point de rejoindre la pure mythologie jouale que le premier théâtre de Tremblay avait plutôt pour effet de dénoncer magnifiquement. *Les Belles-Sœurs* ne faisait quand même pas l'éloge des timbres-primés, ni *À toi pour toujours* celui de la vie familiale ! Pourquoi alors *Un ange cornu* tient-il tant à convaincre tout le monde que l'inventeur de la couleur rouge sur les étiquettes de soupe Campbell est un héros qui dépasse le capitaine Grant ? Ce coloriste inconnu est le père de l'auteur, soit. Nul ne contestera au modeste imprimeur le quart d'heure de gloire tardive que lui octroie libéralement son illustre fils, mais si celui-ci n'était pas le plus grand bavard du monde depuis Jos Violon, qui donc l'écouterait célébrer les nuances chromatiques du jus de tomate ?

La mère du narrateur, l'inoubliable grosse femme des *Chroniques*, est immensément sympathique, c'est entendu, mais si « admirable (soit-elle) dans sa conviction d'être la reine incontestable du monologue bien construit et de l'insulte drôle et bien placée » (p. 123), faut-il que ses propos facétieux contiennent tout le sel que l'adolescent dit avoir trouvé dans sa bibliothèque rose et bleue ? Il faut plus que *des ailes de tôle* pour survoler l'espace intérieur des livres, à plus forte raison si le territoire magique est découvert par les yeux étonnés de l'enfance. Autant je sacrifierais beaucoup de pages pour garder le début du *Premier Quartier de la lune*, autant *Un ange cornu* m'apparaît comme un petit monstre mal né, qui semble avoir été conçu pour le seul plaisir du lecteur qu'était Tremblay entre huit et seize ans.

Admettons que tout cela ne soit au fond qu'une question de préférence et d'humeur, comme la crème de

tomate et la peinture d'Andy Warhol: on aime ou on n'aime pas. Michel Tremblay serait donc à prendre ou à laisser. À ce compte-là, je serais plutôt preneur, mais le jeu du tout ou rien n'a pas de sens lorsqu'il s'agit d'une œuvre de cette envergure, qui compte une quarantaine de volumes dont plusieurs sont connus grâce à la traduction dans des pays où on n'a jamais entendu l'incomparable accent du Plateau. Comme si Michel Tremblay en était toujours à courtiser l'adhésion juvénile du lecteur qu'il était devant ses premiers livres! C'est mon problème à moi, qui n'ai jamais subodoré qu'une épaisse purée en conserve sous l'emballage du brillant rouge Campbell.